

déterminé à quitter sa jeune femme et son régiment pour passer une soirée aussi désagréable ?

Trois jours auparavant, la lettre suivante lui était parvenue au moment où il pensait à l'ingrate Florentine, qui avait déserté la maison paternelle.

« Cher père,

« Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je te donne de mes nouvelles. D'abord, sois assuré que je ne t'ai pas oublié un seul instant et que j'avais pris mes précautions pour être renseignée sur ta santé. Si je t'ai quitté, c'est qu'une vocation impérieuse m'appelait dans la carrière où j'étais certaine de ne pas avoir ton approbation.

« J'ai fait les études nécessaires pour aborder la scène. Bref, je suis artiste dramatique. Surtout, que le mot ne t'effraie pas. Dans toutes les professions, même dans la mienne, on trouve des honnêtes gens. Tu me diras que les occasions de se perdre ne manquent pas à une jeune artiste qui s'expose aux feux de la rampe. Je te répondrai à cela que plus le danger est grand, plus il y a de mérite à y échapper. Mais qu'ai-je besoin de me défendre, n'es-tu pas sûr de ta Florentine ? Les sentiments d'honneur dans lesquels elle a été élevée, au régiment, à l'ombre du drapeau français, ont été et seront toujours son égide.

« Donc, je chante pour gagner ma vie selon les facultés que la nature m'a accordées, facultés dont tu étais si fier, rappelle-toi, quand j'étais petite et que, le soir, tu me demandais de te chanter quelque chose à ton goût. C'est au Palais des merveilles que j'ai été engagée en dernier lieu. J'y ai des appointements dont se contenteraient bien des artistes d'un talent de beaucoup supérieur au mien. Donc, tu n'as à t'inquiéter ni de mon présent, ni de mon avenir. Je ne t'en dis pas davantage pour aujourd'hui ; mais dans quelque temps j'irai te voir et je te raconterai, par le détail, toute mon existence, depuis mon départ de la maison. Ta fille qui t'embrasse tendrement. — Florentine. »

En terminant la lecture de cette lettre, le capitaine Gallois avait poussé un formidable juron. Cécile se trouvait dans la pièce voisine, occupée à essayer une nouvelle robe qu'elle avait fait venir de chez un grand couturier de la capitale. Intriguée par les éclats de voix de son mari, elle accourut sur la pointe des pieds.

Le capitaine, rouge comme une pivoine, l'air furibond, brandissait la lettre de Florentine, disant : « C'est trop fort ! tonnerre ! c'est par trop fort ! La voilà cabotine, maintenant, cabotine, la fille d'un capitaine ! »

Cécile s'approcha de lui et, se faisant câline :

— Ne vous emportez pas, mon cher ami ! De quoi s'agit-il ?

Mais le capitaine Gallois n'était pas d'humeur, pour l'instant, à se laisser prendre aux inflexions doucereuses de la sirène.

— Il s'agit, répondit-il, d'une affaire qui ne regarde que moi... d'une affaire scandaleuse.

— Pardon, mon ami, il me semble que tout ce qui peut vous causer du chagrin ne saurait in'être indifférent. J'allais vous appeler pour vous faire voir comme ma robe me va bien... elle est tout à fait réussie, ma robe... et voilà que je vous entends jurer comme lorsqu'un de vos hommes vous exaspère par quelque sottise réponse.

Le capitaine regarda sa femme. Il aurait eu mauvais goût de ne pas la trouver charmante dans sa nouvelle toilette, chef d'œuvre de la dernière mode. Elle approcha son front sur lequel il appuya un long baiser de vieux guerrier qui n'a pas encore désarmé.

— Tu tiens, ma chère Cécile, à savoir ce qui me met hors de moi ?...

— Oui, mon petit mari.

Elle se faisait de plus en plus tendre. Déjà, sa main se tendait vers la lettre que le capitaine cachait derrière son dos.

— Je parie, dit-elle, que c'est de Florentine ?

— Vous avez bien deviné... de Florentine ! C'est à n'y pas croire ! Tonnerre de...

Elle lui mit une main sur la bouche, et de l'autre main s'empara du billet qu'elle lut avec une curiosité fébrile.

— Je savais bien, s'écria-t-elle triomphalement, que cette fille tournerait mal.

Dans sa malveillance, elle avait dépassé le but. Le capitaine sur-sauta aux mots : « cette fille ».

— Pardon, madame, fit-il, rien ne vous autorise encore à dire que Florentine a mal tourné. Elle est dans une mauvaise voie, c'est certain ; mais je suis là pour la ramener dans le bon chemin !

Cécile, profondément vexée et humiliée, se pinçait les lèvres.

— Oh ! dit-elle, je suis bien qu'entre elle et moi, vous n'hésitez jamais. A elle, toute votre affection ; à moi, le reste. Je vous plais, parce que je suis jeune et pas trop mal tournée ; mais je n'ai jamais possédé votre cœur.

— Cécile ! voyons ! ma petite Cécile ! jamais je ne parle d'elle et...

— Vous ne m'en parlez jamais, mais vous y pensez constamment.

— C'est ma fille, et il est bien naturel...

— Qu'elle soit, même disparue, toujours présente dans cette maison. Quant à moi, elle ne m'en impose pas avec son patriotisme de

beuglant. En voilà des histoires ! Laissez-la donc où elle est, et, surtout, qu'elle ne remette jamais les pieds ici ! Sinon, c'est moi qui m'en irais !

A la pensée que Cécile pouvait le quitter, le capitaine Gallois fut pris d'une sorte de vertige. Mais il n'était pas homme à laisser attaquer sa fille devant lui, même par la créature perfide qu'il adorait avec ardeur.

— Nous reparlerons de cela, dit-il, quand nous serons plus calmes tous les deux. Pour l'instant, je vais à mon service ; j'y devrais être depuis une heure.

Il prit son képi et sortit précipitamment sans écouter les récriminations de Cécile. Rien ne l'appelait à la caserne. Il alla faire un tour sur les bords de la Loire. Ce qu'il regrettait surtout, c'était de ne pas avoir caché la lettre de Florentine.

Cette discussion ne faisait que retarder l'accomplissement de son rêve le plus cher. N'espérait-il pas encore, le pauvre brave homme, que Florentine, lasse de vivre seule, rentrerait au bercail et finirait par s'entendre avec sa belle-mère !

Quant à la laisser se compromettre sur les planches d'un café-concert, cela était au-dessus de sa patience. Pétri de tous les préjugés de l'homme parvenu à une haute situation à force de travail, de patience et surtout d'héroïsme, le capitaine Gallois professait un profond mépris pour les gens de théâtre.

Des raisons sérieuses contre cette profession, il n'en aurait pu articuler aucune ; c'était chez lui pur instinct d'homme d'épée qui ne comprend d'autre carrière que celle de la gloire. Ce dur soldat n'avait même pas été touché par le ton de sincérité de Florentine.

— Des chansons ! murmurait-il en arpentant la jetée de la Loire sans accorder un coup d'œil aux sites merveilleux qui se déroulaient devant lui, ce n'est pas avec des chansons qu'on nous rendra ce qu'on nous a volé. Des chansons ! il n'y en a qu'une de bonne : c'est celle des canons ! Je t'en flanquerais, moi, des ritournelles !

Il gesticulait comme un fou.

Trois jours après, il partait pour Paris avec l'idée bien arrêtée d'aller chercher Florentine et de la ramener, de gré ou de force, à la maison. Il lui importait peu qu'elle fût majeure ; n'était-ce pas sa fille ! est-ce qu'une fille ne doit pas obéir à son père ? Et puis, n'était-il pas le capitaine Gallois ? c'était tout dire ! Il le ferait bien voir, tonnerre !

Cécile ne s'était nullement opposée à ce voyage.

Elle y trouvait quarante-huit heures de liberté. Certaine, au fond, que Florentine profiterait de sa majorité pour vivre à sa guise, elle avait feint d'entrer dans les idées de son mari, et poussé la dissimulation jusqu'à lui promettre d'oublier toutes ses rancunes et de faire bon visage à sa belle-fille.

Arrivé à Paris, le capitaine s'était fait conduire en fiacre au Palais des merveilles. Il était onze heures du matin.

— Mademoiselle Florentine ? demanda-t-il au concierge qui, à la vue de l'uniforme, avait esquissé vaguement le salut militaire.

L'employé, stupéfait, demeura coi.

— Est-ce que vous êtes sourd ? s'écria le capitaine. Mlle Florentine est-elle ici ?

— Oui, capitaine, fit le concierge en prenant un air narquois ; mais le soir seulement, ou, quelquefois, l'après-midi, quand il y a répétition.

— Où habite-t-elle ?

— Oh ! ça, capitaine, je n'en sais rien. Si je le savais, je ne vous le dirais pas. Ces dames sont bien assez grandes pour donner leur adresse elles-mêmes... à qui bon leur semble !

Ces dames ! Ainsi donc, Florentine se trouvait confondue dans la tourbe de ces créatures dont un concierge de beuglant peut parler avec un tel sans-çaçon. Le capitaine Gallois se mordit la moustache.

— Y a-t-il répétition, aujourd'hui ?

— Oh ! ça, je n'en sais rien ; c'est l'affaire du régisseur, et le régisseur n'est jamais là le matin.

— A quelle heure répète-t-on ?

— A trois heures... seulement, le public n'a pas le droit d'entrer dans la salle pendant la répétition.

— Qui vous parle d'entrer ? Je ferai demander Mlle Florentine, et je vous réponds, sacrebleu ! que Mlle Florentine me recevra.

— Ça, c'est possible, car elle adore l'armée française ; elle la chante tous les soirs... faut l'entendre ! elle est superbe ! L'avez-vous entendue, capitaine ?

— Avant vous, monsieur le bavard !

Et le capitaine Gallois tourna le dos au concierge du Palais des merveilles, sans en demander davantage. Malgré ses préoccupations, le voyage l'avait mis en appétit. Il s'en fut déjeuner au restaurant le plus proche.

Il sentait le besoin de reprendre des forces, pour dicter à Florentine ses volontés paternelles. Tout justement, et par un curieux hasard, il avait, comme voisins de table, deux artistes du fameux concert où sa fille faisait florès. L'un était un chanteur comique ; l'autre un de ces ténors qui distillent la romance sentimentale au refrain langoureux et valseur.